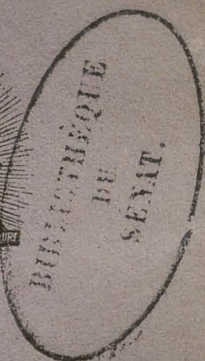


Cote 558

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

# LE BIENFAIT

RÉCOMPENSÉ,

COMEDIE EN UN ACTE

ET EN PROSE;

Par le citoyen BOYER;

*Représentée pour la première fois sur le théâtre  
national du Lycée des Arts, au Cirque du  
jardin de la Révolution, le primidi 21  
Vendémiaire, An troisième de la Républi-  
que, Une et Indivisible.*

Prix, 25 sous

A PARIS:

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-cœur  
N<sup>o</sup>. 15.

PARIS, DE LA RUE DE LA HARPE, N<sup>o</sup>. 15.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens et Citoyennes ,

VALVILLE ,

FLEUROT.

ANDRÉ , époux de Justine ,

VOLANGES.

THOMAS , époux de Suzon ,

DURAND

JUSTINE ,

LECOURT.

SUZON ,

DECROIX.

DUBOIS , homme de confiance de Valville, MÔTE dit Alexandre

*La Scène se passe dans un village à huit lieues de Paris*

Je soussigné déclare qu'en donnant au citoyen BARBA, Libraire, le droit d'imprimer ma comédie intitulée le *Bien-fait récompensé*, je me suis réservé celui de la représentation sur tous les théâtres de la République, et que je poursuivrai, aux termes de la loi, tous directeurs ou entrepreneurs de Spectacles qui la feroient représenter, sans mon consentement.

A Paris, le trois Brumaire, An III de la République, une et indivisible.

BOYER



---

# LE BIENFAIT

## RÉCOMPENSÉ.

---

*Le Théâtre représente un hameau : à droite du spectateur est la maison de Thomas et à gauche celle d'André un banc de gazon ombragé par un gros arbre , est au milieu du théâtre.*

---

### SCENE PREMIERE.

VALVILLE, DUBOIS.

VALVILLE.

Partons, et dis-je, et ne différons plus.

DUBOIS.

Mais, citoyen, où voulez-vous que nous allions ? Quel est votre dessein ? ... Depuis huit jours que nous avons quitté Bordeaux, nous avons crevé trois chevaux pour arriver dans cette commune, et à peine sommes-nous arrivés qu'il faut en partir ?

VALVILLE.

Vas faire mettre les chevaux à ma voiture et avant deux heures, tâchons d'être loin d'ici.

DUBOIS.

J'y cours ; mais si le pauvre Dubois n'a jamais trahi votre confiance, s'il vous a toujours aimé tendrement, pour quoi lui refuser la douce consolation de l'instruire de vos peines, de vos malheurs ; car je vois bien qu'ils doivent



être grands , puisque depuis huit jours je vous sollicite en vain de me les apprendre.

V A L V I L L E

Hélas , mon cher Dubois , que je suis malheureux !

D U B O I S.

Vous malheureux !... Mais ne seriez-vous point par hasard du nombre de ces malheureux qui se forgent des soucis et des peines ; car je ne vois pas comment vous pouvez être à plaindre ; vous appartenez à une maison de braves gens , de parfaits Républicains , voilà pour l'honneur ; elle jouit d'une fortune honnête , voilà pour le profit , vous aimez une des plus aimables personnes de la République , voilà pour le bonheur ; elle vous adore , et certes voilà bien de quoi être heureux. Pensez-y donc bien et après de mûres réflexions vous vous trouverez moins à plaindre.

V A L V I L L E.

D'après toi , l'on est heureux pour avoir de la fortune , l'on est heureux pour être aimé , mais hélas ! que je fais bien la preuve du contraire.... Tu dis que mon bonheur vient d'être aimé de la charmante Dorival , eh ! bien , delà vient mon malheur.

D U B O I S.

Soit. Soyez malheureux puisque vous voulez l'être , mais de grace dites-moi pourquoi nous avons quitté Bordeaux avec tant de précipitation.

V A L V I L L E.

A cause de la citoyenne Dorival.

D U B O I S.

A cause de la citoyenne Dorival !... ma foi , plus je vais et moins j'y entends ; sans doute que le citoyen a ses raisons pour se rendre incompréhensible , et je ne veux pas les lui demander ; mais qu'il me permette de lui fai-



re une observation : Nous quittons Bordeaux , avec une célérité inconcevable , nous nous en éloignons aussi vite que le vent , nous errons ça et là , fort inutilement , et pour réparer le tems perdu , nous courons ensuite plusieurs nuits. Je conclus de tout cela que si nous avions quitté Bordeaux pour aller voir la citoyenne Dorival , nous aurions été droit à Paris où elle demeure , et nous ne serions pas venu dans cette commune où elle n'a que faire , ni vraisemblablement nous ; car vous voulez en partir vingt quatre heures après y être arrivé.

V A L V I L L E.

C'est pourtant elle qui me fait errer.... Te sens-tu capable de garder un secret ?

D U B O I S.

Vous devez connoître le fidèle Dubois.

V A L V I L L E

Te souvient-il de ce matin où je rentrai si égaré , si troublé et que je te priai de faire tous les apprêts nécessaires , pour partir au plutôt ?

D U B O I S.

Oui. Eh bien ?

V A L V I L L E.

Le Citoyen Dorival venoit de me défendre de jamais revoir sa fille.

D U B O I S.

Se peut-il ?

V A L V I L L E.

La veille de notre départ je causois avec lui , il me parloit de sa fille avec effusion de cœur et moi je l'entendois avec transport , lorsqu'il me dit : Valville , tu aimes Sophie ? Je répondis par un sourire , -- Eh bien je gage que six mois après être marié tu ne diras plus de même.... -- qui , moi ? -- oui toi-même et pourquoi non n'est-tu pas un jeune homme ? Tu épouseras ma fille , au bout de quelques tems , une affaire quelconque t'appel-



lera hors de Paris , tu partiras et dès-lors la voila oubliée ; aussitôt je te deviendrai à charge , tu te méfieras de moi , et je conclus que si nous voulons tous deux conserver notre amitié , tu feras mieux de ne pas épouser Sophie.... Tu connois ma vivacité ; à ces mots j'entrai en fureur , il se fâcha et me défendit de jamais parler à celle que j'adorais ;

D U B O I S.

Quelle rigueur !

V A L V I L L E , ( *continuant.* )

Ne pouvant me résoudre à habiter le même pays que Sophie sans qu'il me fût permis de lui parler , je pris le parti de voyager en entretenant toujours avec elle une correspondance secrète. A peine arrivé à Bordeaux , j'appris qu'elle portoit dans son sein un gage de notre amour , et que pour éviter le courroux de son pere , elle étoit venue , passer quelques tems dans cette campagne , sous prétexte d'y voir une de ses cousines , elle m'engageoit même à venir l'embrasser , juge si je me le fis dire deux fois ! je partis au même instant tout égaré et ne sachant où je portois mes pas , enfin je suis arrivé dans ce hameau , où j'ai eu le double plaisir d'embrasser Sophie et un fils qu'elle venoit de me donner deux jours auparavant.

D U B O I S.

Je ne m'étonne plus maintenant si vous pestiez si fort quand nous rencontrions de mauvais chevaux. l'amour est si impatient !... Ah ça ! mais à présent que nous sommes arrivés à cette campagne , pourquoi donc la quitter si vite ? Y auriez-vous par hazard , rencontré votre beau-pere ?.

V A L V I L L E.

Non , mais il doit y arriver ce soir , et Sophie est forcée de confier son jeune enfant à des mains étrangères , tandis qu'elle prétextera une légère indisposition.... Tu vois bien qu'il faut que je la quitte.



D U B O I S.

Il me paroît au contraire que vous, deviez saisir cette occasion pour tout avouer au citoyen Dorival.

V A L V I L L E.

Nous craignons son courroux !

D U B O I S.

Ecrivez-lui , je me charge de la lettre et je me flatte que je ne ferai pas peu pour rendre la réponse satisfaisante.

V A L V I L L E ( *après avoir réfléchi.* )

Je crois que tu'as raison ; il faudra cependant toujours donner l'enfant à une nourrice en cas que le citoyen Dorival ; arrivât plutôt que nous ne l'attendons et comme tu n'es connu de personne ici , je te prierai de te charger du soin de le remettre avant de partir à un fermier dont on m'a déjà parlé.

D U B O I S.

Avec le plus grand plaisir. Venez me remettre la lettre et l'enfant et soyez tranquille sur tout ce qui me concerne. ( *ils s'en vont.* ) Allons , aussi bien j'entends quelqu'un.

## S C E N E II.

T H O M A S , S U Z O N , ( *sortant de chez eux.* )

T H O M A S.

Hélas ! Oui, notre femme, ce pauvre monsieur l'intendant est arrêté depuis hier soir.

S U Z O N.

Quel malheur !

T H O M A S.

Je n'ai pas voulu te l'apprendre dès hier , de peur de trop te chagriner pendant toute la nuit ; mais à présent il est bon que tu le saches pour que nous fassions chacun de notre côté toutes les démarches possibles pour le tirer de là.



SUZON.

Il le mérite bien !

THOMAS.

Il seroit bien à désirer qu'ils ne lui eussent pas trouvé sa correspondance avec notre ancien seigneur, qui est émi-gré ; mais...

SUZON ( l'interrompant. )

Ne cries donc pas si fort, tu sais bien que nous avons pour voisin cet enragé patriote, monsieur André.

THOMAS.

Monsieur André ! mais dis donc citoyen.

SUZON.

Que veux-tu, je ne peux pas m'acoutumer à ce mot.

THOMAS.

C'est pour tant bien là le cas de le dire.

SUZON.

Oh ! Tu as raison... Tiens, tiens le voila qui ouvre sa porte...

THOMAS.

Allons, viens, laissons-le, et tâchons de faire sortir monsieur l'intendant...

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ. ( sortant de chez lui. )

ANDRÉ. ( à Thomas. )

Ah ! Vous voilà, voisin ; vous êtes bien matineux aujourd'hui !

THOMAS.

Oui, c'est que nous avons des affaires. ( bas à sa femme. )  
vas, sans différer, trouver leur beau maire !

SUZON.

C'est dit, elle s'en va.

ANDRÉ



# RÉCOMPENSÉ.

9

ANDRÉ à Suzon.

Je te salue, citoyenne.

SUZON, (*d'un air moqueur.*)

Adieu, citoyen. (*elle sort.*)

THOMAS, à part.

Et moi je vais tâcher de découvrir quelque chose d'un autre côté, (*il s'en va.*)

ANDRÉ.

Bon jour, Thomas.

THOMAS d'un ton brusque:

Bon jour, bonjour. (*il sort.*)

## SCÈNE IV.

ANDRÉ *seul imitant Thomas:*

Bonjour, bonjour... et sa femme *imitant Suzon.* Adieu citoyen... C'est bien pour le coup qu'on peut dire que si madame vaut monsieur, monsieur vaut bien madame... Et c'est ce qui me passe ? voir Thomas ne pas aimer notre révolution ! lui qui ne possède quelque chose que depuis cette époque ! car auparavant, après avoir payés les tailles, les dîmes, les capitations, les vingtièmes et tant d'autres droits dont on ne finissoit plus ; que lui restoit-il ?... ses yeux pour pleurer ; et encore le seigneur de notre village lui persuadoit qu'il étoit bienheureux d'avoir un maître tel que lui ! Et certes ! il faut bien qu'il l'ait cru, car depuis que ce beau seigneur est émigré, il ne fait rien sans consulter monsieur l'intendant, qui tout en lui contant des fariboles, lui mangeoit bien autant en détail que son ancien maître le faisoit autrefois en gros !... heureusement depuis hier on y a mis bon ordre, et j'dis on n'a pas mal fait...



## SCENE V.

DUBOIS, ANDRÉ, *en bottes, un fouët à la main et portant une corbeille sous le bras.*

DUBOIS, *(à part.)*

Ma foi ! c'est à la même place où nous avons resté, ce matin, si longtems à parler, le citoyen Valville et moi.

ANDRÉ, *(à part.)*

Que cherche-t-il donc ?

DUBOIS, *(continuant.)*

Deux maisons en face l'une de l'autre ; au milieu un banc de gazon ombragé par un gros arbre.... Oh ! c'est bien là, c'est bien là.... *(Appercévant André.)* D'ailleurs voici quelqu'un, informons-nous. *(Haut à André.)* Bonjour, mon camarade :

ANDRÉ.

Bien le bonjour, citoyen.

DUBOIS.

Fais-moi le plaisir de me dire si le citoyen Thomas fermier, ne demeure pas par ici ?

ANDRÉ.

Thomas fermier ?

DUBOIS.

Oui.

ANDRÉ.

Il ne te sera pas bien difficile de le trouver, *(montrant la maison de Thomas,)* car voila sa maison.

DUBOIS *(à part.)*

Ah ! je ne me trompe pas ! *(Il va vers la maison de Thomas.)* *(Haut.)* Je te remercie, citoyen.

ANDRÉ.

Mais, citoyen, si tu veux lui parler, il te faudra revenir, car il est déjà sorti.



# R É C O M P E N S E.

11

D U B O I S.

Oh ! c'est égal ; je parlerai à sa femme.

A N D R É.

Elle est sortie aussi.

D U B O I S (*revenant ; à part.*)

Diab! Je ne m'attendois pas à ce contre-tems ! (*À André,*) crois-tu qu'ils rentreront bientôt ?

A N D R É.

Je n'en sais rien.

D U B O I S (*à part.*)

C'est d'autant plus fâcheux que je suis très-pressé de partir... Rapporter l'enfant à sa mère, c'est la mettre dans l'embarras ;... Ma foi j'ai envie de le remettre à ce paysan...

A N D R É (*à part.*)

Que dit-il donc tout seul ?...

D U B O I S (*continuant ; il regarde André.*)

Il m'a l'air d'un brave homme et moyennant une bonne récompense....

A N D R É (*à part.*)

Comme il me regarde !

D U B O I S (*même jeu après avoir réfléchi.*)

Non, je ne crois pas que le citoyen Valville puisse me blâmer.... D'ailleurs je fais tout pour le mieux... (*À André.*) Tu connois le citoyen Thomas ?

A N D R É.

Pardienne, je demeure là... Il n'a pas de plus proche voisin. J'dis c'est bien pour le connoître !

D U B O I S.

C'est bon. Me feras-tu le plaisir de lui remettre cette corbeille à son retour !



## LE BIENFAIT

A N D R É.

De bien bon cœur.

D U B O I S.

Tu me rendras un vrai service ; mais surtout je te recommande d'en avoir le plus grand soin ; tu la laisseras, sur ce banc sans la remuer. (*Il pose la corbeille sur un banc.*)

A N D R É.

C'est donc quelque chose de fragile qui est dedans ?

D U B O I S.

Oh ! très-fragile, je t'en réponds.... Allons, adieu... (*Lui donnant un billet de dix livres.*) Tu boiras à ma santé.)

A N D R É.

Mais, citoyen, ça ne vaut pas la peine !

D U B O I S.

Prends, te dis-je...

A N D R É.

Mais !

D U B O I S (*lui mettant le billet dans la main.*)  
Allons donc.

A N D R É.

Grand merci, citoyen.

D U B O I S.

Je te laisse... Si par hazard d'ici à une heure Thomas ni sa femme n'étoient pas rentrés, tu irois les chercher par tout le village et tu leur remettrois cette corbeille, telle qu'elle est et sans l'ouvrir.

A N D R É.

Ce qui est dedans pourroit donc... s'enfuir ?

D U B O I S.

Non... pas encore du moins, mais....

A N D R É (*l'interrompant.*)

Mais ça pourroit venir ?



D U B O I S.

Ce n'est pas cela que je voulois dire.

A N D R É.

Vas, vas, tu peux être tranquille.

D U B O I S.

Je me fie entièrement à toi... (*à part.*) Maintenant allont porter la lettre au beau-pere et tâchons de nous le rendre favorable... (*à André.*) Adieu. (*Il sort.*)

---

## S C E N E V I.

A N D R É.

Un billet de dix francs pour porter cette corbeille d'ici là!.... C'est une peine bien payée, et j'avoue franchement qu'en me levant je ne m'attendois pas à cette bonne fortune.... il faut que ce soit quelque chose de bien grande conséquence!.... J'avois presque envie.... non, non, on m'a défendu de Pouvoir, j'ai promis et je ne dois pas.... cependant dès que l'on m'a si bien payé, pour remettre cette corbeille à notre voisin, ça ne pourroit-il pas être?... Oh! Je crois que je ferai bien d'appeller ma femme, car tout seul je finirois par succomber à la tentation.... (*Il ouvre la porte de sa maison et appelle:*) Justine, Justine!... descends!... Quand on est deux on jase, on se distrait et l'on ne pense pas tant à la curiosité.... c'est que c'est une chose bien terrible que la curiosité!

---

## S C E N E V I I.

A N D R É, J U S T I N E,

J U S T I N E,

Que me veux-tu donc?



A N D R É.

Ah! te voilà.... je t'ai appelée pour que tu vinsses me distraire....

J U S T I N E.

Pour que je vinsses te distraire! De sorte que tu ne te contentes pas de ne rien faire, il faut encore que tu déranges les autres quand ils travaillent.

A N D R É.

Pour moi je ne fais rien d'aujourd'hui, j'ai gagné ma journée, et j'dis sans beaucoup de peine....

J U S T I N E.

Explique-toi donc?

A N D R É.

Ah! que je m'explique!... Tu vois bien cette corbeille?

J U S T I N E, (*courant à la corbeille.*)

Ah! Oui?... qu'y a-t-il donc dedans?... Laisse-le moi voir....

A N D R É, (*l'empêchant de l'ouvrir.*)

Un moment, un moment!

J U S T I N E.

Mon cher André, je t'en prie?

A N D R É.

C'est impossible.... (*à part.*) Ma foi! Me voilà bien tombé!.. aussi c'est ma faute, pourquoi l'ai-je appelée? Une femme qui guériroit un homme de la curiosité, ça seroit nouveau!

J U S T I N E.

Que dis-tu?

A N D R É.

Je dis que j'ignore ce qu'il y a dans cette corbeille et qu'il faut que tu l'ignore aussi; mais ce que je n'ignore pas et que tu ne vas pas non plus ignorer quand je te l'aurai dit: c'est qu'un citoyen vient de me donner un billet de



dix francs, pour remettre cette corbeille, telle qu'elle est et sans l'ouvrir, à Thomas ou à sa femme, au premier des deux qui rentrera.

J U S T I N E.

On t'a chargé de remettre cette corbeille à Thomas ou à sa femme et sans l'ouvrir, dis-tu ?

A N D R É.

Oui, c'est ce qu'on m'a le plus recommandé.

J U S T I N E.

Tu as eu tort de t'en charger.... je te conseillerois même de la rapporter à celui qui te l'a remise.

A N D R É.

Mais je ne connois pas la personne, elle n'est pas de ce village; d'ailleurs pour quelle raison veux-tu ?...

J U S T I N E.

Pour quelle raison !... Ne sais-tu pas que l'intendant du ci-devant seigneur de cette commune est arrêté depuis hier soir. Ignorez-tu que Thomas séduit par les faux principes de cet intrigant étoit son ami le plus sincère et n'est-il pas à craindre que cette corbeille renferme les papiers de l'intendant qu'il avoit peut-être déposés chez la personne qui te les a remis et qui maintenant veut les les faire passer à Thomas !.... Vois tous les dangers auxquels ta t'exposes, si on alloit les trouver entre tes mains !

A N D R É.

Vas, vas, quand ça seroit, je n'aurois pas la moindre chose à craindre; nous vivons sous des loix severes mais justes, et l'on sait en France distinguer le coupable d'avec l'innocent. Je dis mieux, si l'intendant a réellement caché quelque part des plans contre-revolutionnaires, je voudrois être sûr que c'est dans cette corbeille, je l'ouvrirois et j'irois moi-même porter les papiers à notre ma-



nicipalité en me glorifiant de pouvoir faire quelque chose pour ma patrie.

J U S T I N E.

C'est fort bien pensé; mais d'après ce que tu viens de dire toi-même, je t'engage à ne pas remettre la corbeille à Thomas sans l'avoir ouverte, que sait-on? si....

A N D R É, (*l'interrompant.*)

Tu as raison; je vais le pouvoir, et si en le faisant je commets une indiscretion, mon amour pour la République suffit pour me la faire pardonner.

J U S T I N E.

On ne sauroit mieux dire.

A N D R É.

Voyons.... (*Il dénoue les cordons....*) dis donc, il m'a semblé sentir remuer quelque chose?....

J U S T I N E.

Bah! Tu te l'imagines; ouvre donc?

A N D R É.

Ma foi non, ouvre toi-même.

J U S T I N E.

Voyons, voyons, (*elle ouvre la corbeille.....*) C'est un enfant!....

A N D R É, (*riant.*)

Ah! Ah! Ah! Quelle contre-revolution! Ah! Ah!

J U S T I N E.

Ah! Ne cries donc pas si fort, tu vas le reveiller.

A N D R É.

Thomas va joliment nous arranger, car il devoit savoir...

J U S T I N E.

Nous lui dirons que la corbeille étoit ouverte.... d'ailleurs, si comme je le pense, c'est un enfant que sa femme doit nourrir, nous l'aurions bien su tôt ou tard... Qu'il



est joli!... Tiens, tiens, André, ne dirait-on pas qu'il nous sourie?... Que je le voye de plus près... (*Elle veut prendre l'enfant.*)

A N D R É.

Ne le sors donc pas! voilà Thomas.

J U S T I N E.

Comme il a l'air de mauvaise humeur!

## S C E N E V I I I .

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

T H O M A S (*à part.*)

Ils s'accordent tous à dire que ce pauvre intendant n'est pas prêt à sortir et plusieurs personnes m'ont même conseillé de me tenir coi, en disant que je finirois par m'en attirer autant!... Quel siècle, bon dieu, quel.... (*apercevant André.*) Ah! voilà notre républicain, taisons-nous.

A N D R É.

Voisin, pendant ton absence il est venu un citoyen qui m'a chargé de te remettre la corbeille que tu vois là.

T H O M A S.

Qu'y a t'il dans cette corbeille?

J U S T I N E.

Un enfant.

T H O M A S (*étonné.*)

Un enfant!

A N D R É.

Oui, c'est sans doute un nourisson que l'on envoie à ta femme.

T H O M A S.

Elle ne m'en a cependant rien dit... qui vous l'a remis?



A N D R É.

C'est un citoyen en bottes, un fouët à la main et qui m'avoit l'air très-pressé de s'en retourner à la ville, car il n'a pas seulement voulu attendre ton retour.

T H O M A S.

Ma foi, je ne comprends rien à tout cela, il faut attendre ma femme, elle nous expliquera sans doute.... précisément je l'apperçois....

## S C E N E I X.

LES MÊMES, SUZON.

S U Z O N (*bas à Thomas.*)

Il m'a été impossible de rien faire pour ce pauvre in-  
tendant... et toi?

T H O M A S (*bas à Suzon.*)

Je n'ai pas été plus heureux!.... (*Haut.*) tiens, voilà un enfant que le voisin dit qu'on t'a apporté pendant notre absence; as-tu?....

S U Z O N (*l'interrompant.*)

Un enfant que l'on m'a apporté!

J U S T I N E.

Oui.

S U Z O N.

A moi?

A N D R É.

A toi même... ton mari ne s'appelle-t-il pas Thomas?  
N'est-il pas fermier!

T H O M A S.

Sans doute.

A N D R É.

Eh! bien, l'on ne peut pas s'être trompé puisqu'il n'y a point d'autre fermier du même nom dans cette com-  
mune.



S U Z O N.

Mais personne ne m'a prévenue.

J U S T I N E.

C'est peut-être quelqu'un qui sachant que tu cherchois un nourrisson, l'aura envoyé celui-ci.

S U Z O N.

Je vous repete que personne ne m'a averti et l'on doit sans doute s'être trompé ; d'ailleurs nous ne pouvons pas nous charger de cet enfant ; notre fortune ne nous permet pas de faire les frais qu'exigent les premiers soins que l'on doit en prendre.

T H O M A S.

Et si comme il y a toute apparence, c'est un enfant abandonné, qu'en pourrions-nous faire, lorsqu'il commencera à avancer en âge ?...

A N D R É.

Ce que vous en pourriez faire !... Un brave républicain, un défenseur de la patrie.

J U S T I N E, (*bas à André.*)

Par exemple, je crois que ça leur seroit difficile.

T H O M A S (*à André.*)

La personne qui vous a chargé de nous remettre cette corbeille, ne vous a-t-elle pas donné aussi quelque lettre, quelque papier, qui pourroit peut-être nous apprendre..

A N D R É, (*l'interrompant.*)

Ma foi non, elle ne m'a point donné de papiers, sinon un billet de dix francs, qu'elle m'a dit que je boirois à sa santé.

T H O M A S.

Un billet de dix francs !

S U Z O N.

Eh ! Bien, c'est fort bon, on nous envoie un enfant que nous ne connoissons pas, que sans doute il nous fau-



droit toujours garder et l'on ne prend pas soin de nous dédommager d'aucune manière, tandis que pour nous le remettre seulement, on donne au citoyen André, un billet de dix francs !

T H O M A S.

A la vérité, c'est un peu....

A N D R É.

Si c'est le billet de dix francs, qui vous tient si fort à cœur à l'un et à l'autre....

J U S T I N E ( *l'interrompant; bas.* )

Que vas-tu faire ?

A N D R É, ( *bas à Justine.* )

Sois tranquille, de la manière dont je vais m'y prendre, je suis assuré qu'il nous restera.... ( *haut à Thomas.* ) Je vous offrirais le billet si je n'étois convaincu que vous ne l'accepteriez pas. Mais je n'en veux pas plus profiter que vous ; chargez-vous de l'enfant, et ce soir, en véritables frères, nous boirons ensemble l'assignat à la santé de la République.

T H O M A S.

Il ne s'agit pas de tout cela... vous pouvez garder votre assignat ou le boire à la santé de qui vous voudrez, mais vous garderez aussi l'enfant ; c'est à vous qu'on l'a remis et vous n'auriez pas dû vous en charger sans nous consulter.

J U S T I N E.

Mais comment pouvoit-il vous consulter puisque...

S U Z O N, ( *l'interrompant.* )

Tenez, toutes ces raisons sont inutiles et si mon mari avoit consenti à prendre cet enfant, moi, je l'aurois refusé ; ainsi vous pouvez en faire ce que bon vous semblera, vous en êtes les maîtres.



ANDRÉ.

Quoi ! vous auriez la barbarie de refuser la nourriture à cette innocente créature !... Sentez-vous bien toute l'injustice d'un semblable procédé. La providence ne veut pas qu'un oiseau manque de la moindre chose, et vous laisseriez périr, faute de secours, l'ouvrage le plus parfait de la nature !... Non, non, vous en êtes incapables l'un et l'autre, vous vous êtes trop tôt aissés emporter par un sentiment indigne de vous ; je me plais à vous rendre justice.

THOMAS.

Nous savons, citoyen André, que vous parlez fort bien, mais nous vous répétons que tout ce que vous pourriez nous dire deviendrait tout à fait inutile, ainsi, tenez, laissez-nous.

SUZON.

Oh ! mon-dieu oui.

JUSTINE, (à part.)

Quel cœur.

ANDRÉ.

Rien ne peut donc vous fléchir, vous avez le cœur assez dur pour ne pas verser une larme d'attendrissement à la vue de ce malheureux enfant !... Tenez, tenez, approchez-vous.... il se réveille, il vous tend les bras... il semble vous dire : ne m'abandonnes pas, sois bienfaisant et je serai reconnaissant.

THOMAS, (se débarrassant.)

Allons, laissez-moi, vous dis-je.

ANDRÉ.

Eh bien, dès que vous restez inflexible ; dès que ce doux spectacle ne produit sur vous aucun effet ; dès que vous refusez un dépôt sacré à tous égards et que l'on croit pouvoir vous confier, puisqu'il vous étoit adressé ; je m'en charge moi, ma femme nourrit un de mes en-



fans, elle prendra un soin égal de celui-ci ; nous le regarderons comme notre propre fils , nous l'élèverons en honnête homme , en parfait républicain , tandis que vous l'auriez élevé !... je rougis de dire comme vous l'auriez élevé.

JUSTINE.

Pardonne, ils l'auroient élevé d'après les principes de monsieur l'intendant, c'est bien clair.

ANDRÉ.

Allons , tais-toi... je crois que tu ferois bien de prendre ce pauvre petit et d'aller lui donner , là dedans , ce que je ne peux pas lui donner pour toi ; tu m'entends bien ?

JUSTINE.

Oui, oui, oh ! de bien bon cœur. (*En prenant l'enfant qu'elle emporte, elle laisse tomber sans le voir, un papier qui étoit dans la corbeille.* )

## SCENE X.

LES MÊMES , EXCEPTÉ JUSTINE.

ANDRÉ (*à part.* )

Que laisse-t-elle donc tomber... Ah ! Ah ! (*il le ramasse*) c'est un billet.

SUZON (*à Thomas.* )

Allons , allons, rentrons chez nous. (*ils veulent s'en aller.* )

ANDRÉ.

Un moment, Thomas , voulez-vous me faire le plaisir de me lire ce billet ? il devoit être dans la corbeille, car c'est en emportant l'enfant que ma femme vient de le laisser tomber.

THOMAS, (*prenant le billet, avec précipitation.* )

Voyons !



SUZON ( *revenant.* )

[ Un billet !... ]

A N D R É , ( *à Thomas.* )

Lisez-le donc à haute voix.

T H O M A S , ( *lisant.* )

« Prenez soin de cet enfant ; vous trouverez au fond de la corbeille, un porte-feuille et cinq assignats de quatre cent livres pour les premiers frais de sa nourriture et de son entretien... ( *Thomas reste stupefait, Suzon va pour prendre la corbeille qui est toujours sur le banc, André s'en saisit plutôt qu'elle et il ôte du fond de la corbeille un linge sous lequel se trouve le porte-feuille qu'il garde à la main.* )

A N D R É , ( *à Thomas.* )

Continuez donc !

T H O M A S , ( *continuant.* )

« On aura soin de vous faire parvenir des assignats de tems en tems et à la fin on vous donnera une très-bonne récompense. » ( *Thomas reste étonné, Suzon est de même et ils se regardent l'un l'autre sans mot dire.* )

A N D R É .

n'on dise après cela qu'il n'existe pas un être suprême qui récompense le bienfaiteur, en même tems qu'il punit celui qui a négligé ou dédaigné de l'être !... Justine, Justine, descends donc bien vite !...

T H O M A S , ( *bas à Suzon.* )

Eh ! Bien, Suzon, que penses-tu donc de tout cela ?..

S U Z O N .

Je ne sais qu'en dire !...

A N D R É , ( *à part.* )

Ma foi, Thomas n'a jamais si bien fait que de refuser ce marmot !



## SCENE XI.

## LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE, à André.

Tu m'as appelée, je crois?

ANDRÉ, au comble de la joie.

Oui, tiens, vois ce porte-feuille, avec deux mille francs et une promesse de beaucoup plus pour celui qui prendra soin de l'enfant... Il est dommage que tu ne saches pas plus lire que moi; car tu aurois vu toi-même le billet qui étoit au fond de la corbeille... Mais tiens, le voisin ne refusera pas de le lire encore une fois.

JUSTINE.

Que de bonheur !

THOMAS.

Là, là ! Ne vous rejouissez pas si fort, citoyen André; êtes-vous bien sûr que selon toutes les règles de la justice, cette somme doit vous appartenir ?

ANDRÉ.

Il est impossible d'en douter.

THOMAS.

Eh ! bien, moi, je suis au contraire persuadé qu'elle m'appartient et non pas à vous.

ANDRÉ.

Je voudrois bien savoir d'où vous vient cette belle assurance ?

THOMAS.

A qui vous a-t-on chargé de remettre le dépôt qui vous avoit été confié ?

ANDRÉ.

A VOUS.



T H O M A S.

Je l'accepte... Vous devez donc me le donner et convenir avec moi que je ne pouvois pas m'en charger sans avoir eu aucune espèce d'avertissement ; mais à présent que ce billet...

A N D R É (*l'interrompant.*)

C'est à dire à présent que les assignats ...

T H O M A S (*l'interrompant.*)

Non, non, sachez que l'intérêt ne me guida jamais.

S U Z O N.

Sans doute, mais on est bien aise de savoir ...

J U S T I N E (*l'interrompant ironiquement.*)

Oui, l'on est bien aise de savoir si l'on sera exactement payé et si une bonne récompense doit suivre les soins qu'on prendra d'un nourrisson ; alors on n'hésite plus à s'en charger par humanité !

T H O M A S

Cessez de plaisanter et remettez à ma femme l'enfant qui lui étoit adressé.

A N D R É.

Par exemple, c'est ce que nous n'allons pas faire tout de suite.

T H O M A S.

Et pour quelle raison s'il vous plait ?

A N D R É.

Parce qu'en refusant cet enfant, au moment où vous le croyez dans la misère, vous vous êtes interdit le droit de le réclamer à présent que vous voyez qu'il possède quelque chose.

S U Z O N.

Eh bien, nous verrons.

J U S T I N E.

Sans doute, nous verrons... que l'enfant nous restera.



Nous proposerons la question à décider à notre juge de paix.

THOMAS.

Donnez-la à décider à qui vous voudrez ; pourvu que l'enfant me revienne.

SUZON (*bas à Thomas.*)

Et l'argent aussi ?

THOMAS. (*même jeu.*)

Sans doute, on ne peut pas nous donner l'un sans l'autre.

ANDRÉ.

Je crois vous comprendre, la seule vue d'intérêt vous porte à faire cette réclamation, tandis que la seule commiseration pour cette innocente créature m'a porté à m'en charger ; je ne croyois pas de trouver un porte-feuille au fond de la corbeille et je me proposois de partager le peu de bien que j'aurois eu avec le nouvel enfant que je voulois adopter ; eh bien, supposons que les choses sont dans le premier état où nous les avons cru être ; (*lui offrant le porte-feuille*) Prenez cette somme et puisse mon désintéressement vous prouver que mon seul desir étoit de rendre service à un de mes semblables.

JUSTINE.

C'est bien dit, et si la récompense promise ne nous est pas accordée, nous aurons toujours assez de bien pour le partager entre nos deux fils, nous n'en serons pas plus pauvres ; au contraire nous serons riches d'un enfant de plus.

THOMAS.

Tout cela est bel et bon, mais nous ne prendrons pas le porte-feuille sans avoir l'enfant.

ANDRÉ.

Pour quoi non ! je vous le donne de bien bon cœur, soyez-en assuré.



T H O M A S.

Je ne doute pas de votre bon cœur ; mais il me faut l'enfant.

J U S T I N E.

Oh ! ça , c'est autre chose !

## S C E N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, VALVILLE. (*au fond.*)S U Z O N, (*bas à Thomas.*)

Dis donc, dès qu'il veut absolument que tu prennes les assignats ; eh bien, prends-les, et laisse-lui l'enfant.

T H O M A S, (*même jeu.*)

Je voudrais bien le pouvoir faire, mais... (*Ils continuent de parler ensemble.*)

V A L V I L L E, (*à part.*)

Je suis inquiet sur le compte de mon fils... Dubois l'a-t-il bien exactement remis au fermier qu'on lui a désigné ?... tâchons de nous informer, toutefois sans nous découvrir.

A N D R É.

Eh ! Bien, mon voisin te décides-tu à accepter la somme, et à me laisser l'enfant ?

T H O M A S, (*faiblement.*)

Je vous repete que non...

V A L V I L L E, (*à part.*)

Que parlent-ils donc, d'enfant ? écoutons...

S U Z O N, (*bas à Thomas.*)

S'il te propose encore une fois, je te conseille d'accepter.

T H O M A S, (*bas à Suzon.*)

C'est aussi ce que je vais faire...



Je vous repete que vous n'aurez pas l'enfant, et très-certainement notre juge de paix me donnera raison;... ainsi je crois que vous ferez bien de prendre les assignats. ( lui présentant le porte-feuille ) tenez...

THOMAS.

Mais que diroit on, si...

SUZON, ( bas, le tirant par le pan de l'habit. )

Prends donc !...

ANDRÉ ( à Thomas. )

Oh ! Si c'est là ce qui vous arrête, je vous promets que personne ne saura jamais rien de ce qui s'est passé entre nous.

THOMAS.

Allons, dès que vous le voulez absolument, j'accepte le porte-feuille;... mais soyez assuré que si je ne me char-pas de l'enfant, c'est que je sais toute la peine que je vous causerois en vous en privant.

SUZON, ( bas à Thomas, avec joie. )

C'est bien !

JUSTINE. ( ironiquement à Thomas. )

Oh ! sans doute, vous avez un si bon cœur.

VALVILLE ( à part. )

Approchons-nous.

ANDRÉ ( donnant le porte-feuille à Thomas. )

Tenez ( Thomas va le prendre, mais appercevant Valville, il se retire. )

VALVILLE.

Citoyens, j'ai pris la liberté de vous écouter un instant et votre dispute me paroît d'assez grande conséquence pour ne pas la décider aussi vite que vous alliez le faire.

THOMAS.

Citoyen, pendant mon absence on a donné au voisin un nourrisson, pour me le remettre, il veut absolument le garder et me faire accepter cinq assignats de quatre cent livres qui se sont trouvés au fond de la corbeille.



VALVILLE (*étonné, à Thomas.*)

Mais il me semble que si l'enfant vous a été adressé ;  
le citoyen a tort de vouloir s'en charger malgré vous.

JUSTINE.

Notre voisin a oublié de vous dire qu'on n'a trouvé le  
porte-feuille au fond de cette corbeille où étoit le petit  
marmot, que..

VALVILLE, (*l'interrompant avec précipitation.*)

Dans cette corbeille !

ANDRÉ.

La reconnoîtriez-vous ?

VALVILLE.

Non, sans doute ! (*à part*) déguisons encore ?

JUSTINE

Je vous disois donc que le porte-feuille se trouvant au  
fond de la corbeille, notre voisin ne l'avoit pas d'abord  
aperçu et pensant que l'enfant devoit être abandonné,  
il l'avoit refusé, tandis que nous nous en étions chargés  
de bien bon cœur ; mais lorsqu'on a eu trouvé le porte-  
feuille, Thomas n'a eu rien de plus pressé que de recla-  
mer l'enfant que mon mari, à son tour, refuse de lui re-  
mettre.

VALVILLE.

Mais pourquoi ton mari vouloit-il tout-à-l'heure lui  
donner le porte-feuille ?

JUSTINE.

Pour lui prouver la différence qu'il y a entre un ré-  
publicain désintéressé qui trouve sa seule récompense dans  
le bien qu'il fait, et un mauvais citoyen que la règle  
d'intérêt guide toujours.

ANDRÉ.

Notre femme !



Eh ! laisse-moi ! C'est un service à rendre à ses concitoyens, que de leur faire connoître les méchans.

ANDRÉ.

Thomas n'est pas méchant de lui-même ; il a été séduit par les faux principes de l'intendant , ci-devant seigneur de cette commune , mais à présent qu'il ne le verra plus , je me plais à croire qu'il reviendra des erreurs dans lesquelles il avoit été induit sans s'en douter.

## SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS.

Bonne nouvelle, citoyen, bonne nouvelle... Depuis une heure je vous cherche par-tout.

VALVILLE.

Ah ! te voilà , Dubois !

DUBOIS.

J'avois bien raison de vous dire que le citoyen Dorival avoit un bon cœur ; à peine avoit-il lu votre lettre qu'il s'est écrié : j'ai bien causé du chagrin à mon pauvre Valville ; mais je veux le réparer : aussi-tôt il a écrit cette lettre qu'il m'a remise en m'embrassant les larmes aux yeux. *(Il lui donne une lettre).*

VALVILLE, *la prenant.*

Donne vite.

ANDRÉ, *(bas à Thomas, montrant Dubois.)*

Dis donc, Thomas, voilà le citoyen qui ce matin m'a remis l'enfant

THOMAS.

Seroit-il possible !



VALVILLE, (*à part, lisant :*)

« Il est du devoir d'un républicain de pardonner, mais auparavant il doit laisser aux jeunes gens le tems de se repentir de leurs fautes; je savois déjà tout ce que tu viens de m'apprendre : l'inquiétude que je t'ai causée, doit l'avoir assez puni de l'inconséquence que tu avois commise, et je me rendrai ce soir à la campagne où tu es, non pour t'accabler de reproches; mais pour signer le contrat de mariage qui doit donner un fils à ton véritable ami.

D O R I V A L.

Je vais donc enfin être heureux !

D U B O I S, *à André.*

A propos, as-tu remis au citoyen Thomas la corbeille que je t'avois laissée ?

V A L V I L L E.

Il a fait plus, nous te raconterons tout cela dans un autre moment. Maintenant allons instruire Sophie d'un bonheur auquel elle ne s'attend sans doute pas si-tôt.

Quant à vous, mes amis, je dois vous apprendre que l'enfant dont André s'est si loyalement chargé m'appartient; Des raisons particulières m'avoient forcé à agir de la manière que vous connoissez; mais à présent je puis tout vous avouer.

V A L V I L L E *à Thomas et à Suzon.*

Vous, puisse l'exemple qu'André vous a donné, vous servir de leçon et vous apprendre à être désormais bien-faisans. (*A André et à Justine*) : Quant à vous, mes amis, outre les 2000 livres qui vous sont dues à si juste titre, je vous réserve un sort plus digne de votre cœur. Aimez toujours votre patrie; soyez toujours sensibles et souvenez-vous qu'un bienfait ne reste jamais sans être récompensé.



chez le neveu, les pièces  
de il de c. es.

de la N. , 1801, pièce  
es, C. ve. , 1801  
e , comédie de 1801.

ns et ca ne , comédie e acte, par le

Ch Carolina, ces deux ans de l'an régime com  
et re avec le même le  
par

Les supérieurs Rois, ...

cit. — Duplessis. — Les cloitrées, drame en 3 actes.

Le titre de *Ami des Loix*, ou : *Ami des Loix*  
Actes, de la citov.

Ménage Républicain  
udevilles, de

ure, comédie en 5 actes et 5 tableaux

la finira en trois ans, sur lequel on comptait de ne

...tra





